Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 138 (1993)
Heft: 5

Artikel: Le général Schwarzkopf, un grand chef face au phénomène-guerre
Autor: Weck, Hervé de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-345308

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le général Schwarzkopf, un grand chef face au phénomène-guerre

Par le colonel Hervé de Weck

Depuis la fin de la guerre du Golfe, de nombreuses publications diffusent les enseignements d'un conflit qui a révélé l'efficacité d'armes hyper-sophistiquées et de la nouvelle doctrine mise au point aux Etats-Unis dans le prolongement de l'intervention des forces américaines au Vietnam. «Bouclier», puis «Tempête du désert» ont révélé les faiblesses d'un dispositif irakien inspiré par les méthodes soviétiques. Deux hauts responsables militaires ont publié leurs mémoires: en France, l'ancien chef d'état-major des armées, le général Schmitt [1] et, aux Etats-Unis, le fameux général Schwarzkopf, dont on dit que le quotient intellectuel est celui d'un «surdoué». Une traduction en français vient de sortir en librairie [2].

Un mémorialiste sincère

Dans leurs mémoires, les grands hommes tendent à justifier leurs décisions, donc à fausser la réalité. Norman Scharzkopf ne semble pas vraiment tomber dans ce travers. Ainsi, il consacre des pages prenantes aux problèmes posés par l'alcoolisme de sa mère, ne cache pas qu'une de ses sœurs a flirté avec le marxisme et qu'elle luttait contre l'engagement américain au Vietnam, alors que lui-même y était engagé. Les divisions de l'opinion américaine se retrouvaient dans les familles! «Je détestais ce que le Viêt-nam était en train de faire aux Etats-Unis, et je détestais ce qu'il était en train de faire à l'armée. (...) Nous autres militaires, n'avions pas choisi cet ennemi, (...) nos élus l'avaient fait pour nous. Et pourtant c'était nous, d'abord, qu'on accusait.»

Le mémorialiste ne cache pas ses ambitions et les dangers qu'elles impliquent; pendant l'opération «Bouclier du désert», «je ne voulais pas que des considérations d'avancement pèsent sur mes décisions et troublent mon jugement. (...) J'ai donc pris la décision irrévocable de prendre ma retraite (...) je resterais jusqu'à ce que les objectifs soient atteints, ou que je sois relevé de mon commandement.» Au fil des pages, on découvre les faiblesses de l'armée américaine et celles de certains chefs, l'absurdité de décisions militaires prises sur des pressions politiques, les erreurs de commandement, les rivalités entre les armes [3]. Pendant l'intervention contre l'île de la Grenade, un colonel des Marines ne refuse-t-il pas de charger des fantassins dans ses hélicoptères?

Les Etats-Unis ont des intérêts pétroliers au Proche-Orient où il existe la possibilité de pomper du brut pendant deux siècles, alors que les réserves américaines risquent d'être épuisées dans vingt ans; durant ce laps de temps, rien n'exclut que le Japon, la France, la Grande-Bretagne deviennent des rivaux...

West Point dans les années 1950

Norman Schwarzkopf entre à West Point dans les années 1950. Les cadets sont pris en charge par des «premières classes» qui les

[1] *Général Maurice Schmitt:* De Diên Biên Phu à Koweït City. *Paris, Grasset, 1992. 311 pp.*

[2] *Général H. Norman Schwarzkopf:* Mémoires. *Avec la collaboration de Peter Petre. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Pierre Girard, Edith Ochs et Frank Straschitz. Paris, Plon, 1992. 575 pp.*

[3] Army, Air Force, Navy, Marines.

débourrent à grand renfort de hurlements, même pendant les repas. Dans de telles conditions, pas facile de rester calme, d'autant plus que la plupart des règles paraissent absurdes: les nouveaux n'ont pas le droit de regarder au-dehors par la fenêtre de leur chambre!

«Cette initiation, infiniment plus dure que l'entraînement militaire de base, est destiné à éliminer ceux (...) qui ne supportent pas le stress physique ou psychologique et à inculquer (...) la discipline (...).» Ce régime dure huit semaines pendant lesquelles l'entraînement physique devient de plus en dur. West Point est pourtant une excellente école d'ingénieurs qui enseigne à fond la physique, les mathématiques, l'histoire, les sciences sociales et la tactique. Le sport, bien entendu, prend une grande importance, avec des compétitions internes et des joutes entre universités. Les responsables, qui n'hésitent pas à expulser des cadets qui se permettent la plus petite entorse à la vérité, imposent une déontologie: ne jamais mentir. Le général Schwarzkopf, commandant en chef dans le Golfe, s'en souviendra, lui qui s'efforcera de se montrer parfaitement réaliste dans ses rapports et ses appréciations de situation destinés au président, même s'il faut soulever des problèmes épineux.

Un moment important, c'est le choix de l'arme dans laquelle les cadets serviront. La décision se prend trois mois avant la remise des diplômes et dépend des résultats scolaires: les plus brillants optent pour le génie, les «chèvres» doivent se contenter de ce qui reste, c'est-à-dire l'infanterie. Norman Schwarzkopf et plusieurs de ses condisciples bien notés comme lui demanderont leur incorporation dans cette arme méprisée.

Héliportage de fantassins américains pendant la guerre du Viêtnam.

Les Américains au Viêt-nam...

Il effectue deux séjours au Viêt-nam comme conseiller technique de l'armée vietnamienne, puis comme commandant de bataillon. Il met en évidence les raisons essentielles de l'échec américain en Extrême-Orient.

A la place de créer les conditions qui permettraient aux Vietnamiens du Sud de se battre avec efficacité, le commandement US les traite comme des combattants de seconde zone et «américanise» le conflit, chargeant ses troupes de toutes les missions essentielles, bien que les buts politiques de la guerre et la stratégie restent mal définis. Bientôt, il faut plus de 500 000 hommes qui ne parviennent pas à remporter la victoire.

Les chefs américains, à tous les niveaux, oublient qu'ils ne sont pas chez eux et commettent de lourdes fautes psychologiques qui leur aliènent les sympathies de populations pourtant pas forcément adeptes du communisme.

Les grands états-majors ne sont pas en prise directe avec la guerre. Au grand scandale du commandant Schwarzkopf, celui de la 23e division d'infanterie vit dans une atmosphère de «palace», des officiers déclamant des poèmes à la fin du repas, alors que les soldats se trouvent dans la

boue. Dans certaines formations, le laisser-aller règne, parce que les commandants ne vont pas à la troupe. L'instruction des officiers subalternes et des sous-officiers laisse à désirer.

Pourquoi la situation s'est-elle dégradée à ce point? A cause du mode d'avancement. «Pour être promu colonel, il suffisait à un lieutenant-colonel d'avoir commandé un bataillon au Viêt-nam «avec succès», c'est-à-dire d'en être revenu vivant avec des notes honnêtes dans son dossier. La rotation à la tête des bataillons était de six mois, ce qui permettait à un nombre maximal d'officiers d'obtenir leur avancement, mais conduisait, du même coup, à remettre des vies humaines entre les mains de chefs peu qualifiés. On avait pris l'habitude (...) de récompenser la loyauté des officiers d'état-major en leur confiant un bataillon. Et comme ils ne restaient pas en poste longtemps, ils n'avaient pas à souffrir des méfaits de leur incompétence. Ceux-ci retombaient sur le commandant suivant, voire sur son successeur.»

Le guerre du Viêt-nam a démoralisé les forces armées américaines, sapé leur crédibilité auprès de leur opinion publique et englouti l'essentiel des budgets. A la fin de cette intervention aux résultats pitoyables, la conscription est supprimée aux Etats-Unis; les forces armées doivent attirer des volontaires à un moment où, pratiquement, plus personne n'a envie de servir.

Char de combat M-1A1 *en position.*

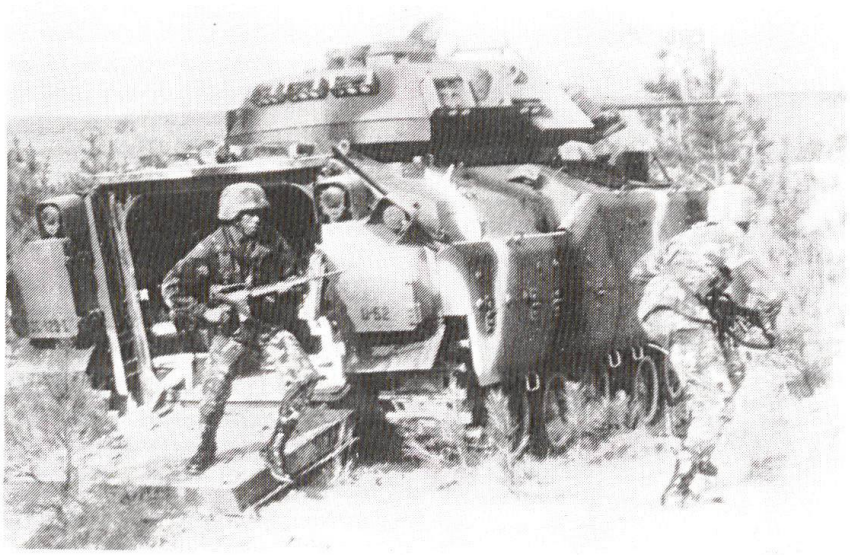
«Notre matériel de guerre était périmé, nos bases et nos installations n'étaient plus entretenues, et notre capacité à intervenir militairement en d'autres parties du monde – y compris en Europe où les forces du Pacte de Varsovie restaient la principale préoccupation des militaires – était considérablement amoindrie. (...) L'Amérique avait trahi les Sud-Vietnamiens. Nous leur avions promis de les aider et nous leur avions donné des armes (...). Aussitôt après la démission de Nixon, le Congrès avait mis fin à l'envoi de munitions et de pièces détachées. Dès lors, tout n'était qu'une question de temps. (...) On n'aurait pas dû laisser cette guerre s'achever ainsi. J'évoquais les milliers de vies perdues, de corps mutilés, de foyers brisés, en me demandant à quoi avait servi leur sacrifice.»

Les faiblesses subséquentes

Lorsqu'en novembre 1979, les partisans de l'ayatollah Khomeiny prennent une soixantaine d'otages à l'ambassade américaine de Téhéran, le commandement à Washington n'a aucune option à proposer au président Carter: il ne dispose pas de forces prêtes à intervenir au Moyen-Orient, ni d'avions à engager après l'invasion soviétique en Afghanistan. Dans la foulée, décision est prise de créer une force d'intervention rapide.

En 1983, Washington intervient dans l'île de Grenade menacée par la subversion communiste. Schwarzkopf, qui fonctionne alors comme spécialiste de l'infanterie dans un état-major de la *Navy*, constate avec plaisir que l'opinion américaine soutient l'opération. Malheureusement, cette mini-guerre-éclair fait apparaître une «effroyable carence» des services de renseignement, des communications, de la collaboration entre les différentes armes, auxquelles viennent s'ajouter les interférences des échelons supérieurs dans les prises de décision sur le terrain, de mauvaises relations avec les médias. Attitude nouvelle: ces défauts graves ne sont pas tus dans les bilans tirés après coup par les responsables militaires américains.

Au cours de la guerre Iran-Irak, Téhéran s'en prend aux mouvements des pétroliers dans le Golfe persique, en larguant des mines. Les forces américaines présentes dans le secteur déclenchent bien des opérations de représailles, mais on se rend compte à Washington que leurs possibilités restent modestes: les Etats-Unis ne peuvent pas utiliser les aéroports de la région et ne disposent que d'accès limités à l'espace aérien, tandis que la marine juge les eaux du Golfe trop resserrées pour ses grands porte-avions...



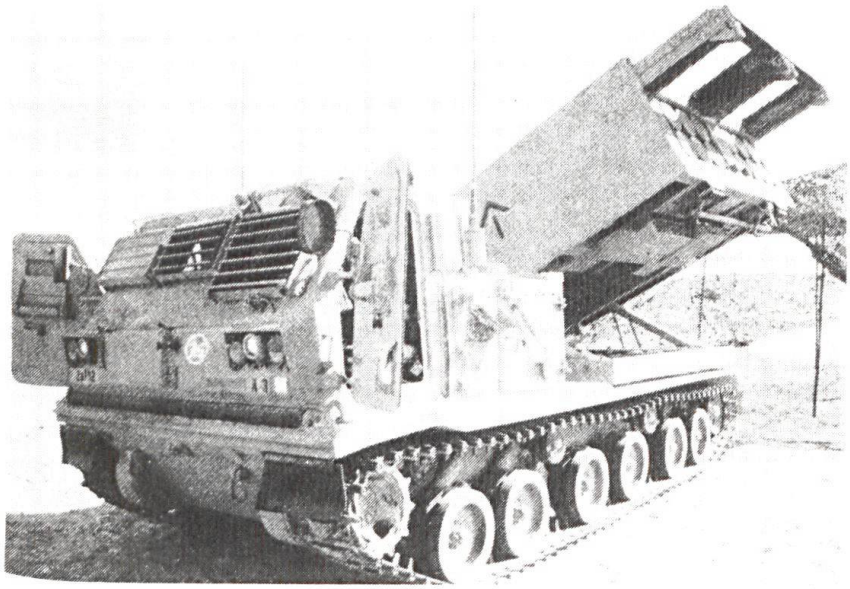
Soldats américains, avec le nouveau casque de Keviav (matériau à bas de nylon) et le M-16A1, *sortent du véhicule de combat d'infanterie* M-2 Bradley.

L'art de conduire les hommes

Schwarzkopf tire des enseignements de la période durant laquelle il commande une compagnie de parachutistes. Personne ne lui a dit à West Point qu'on peut apprendre autant d'un mauvais chef que d'un bon, que certains officiers éprouvent des difficultés à conduire après des séjours plus ou moins longs dans les bureaux du Pentagone.

«(...) il n'existe pas, pour qui commande une petite unité, un moyen de se faire respecter: il faut s'adresser à chacun en particulier, et de manière qu'il puisse vous comprendre. Les diplômés des universités étaient sensibles aux explications logiques, les fils de paysans aux discours de bon sens, et les paumés respectaient la taille et la force de leur chef, voire sa capacité à se conduire comme un salopard. (...) Ces hommes étaient mes hommes, et quand ils étaient blessés, c'était moi le responsable.»

Sa section de reconnaissance est tellement unie que la sanction la plus grave, c'est de s'en voir exclu. «Si un soldat s'écartait du droit chemin, je pouvais le réprimander ou le confiner dans ses quartiers.



Lance-fusées multiples (MLRS) en position quelque part en Arabie Saoudite.

Cela l'ennuyerait certes, mais il n'aurait jamais aussi peur que si je menaçais de le renvoyer.»

La qualité des parachutistes s'avère sensiblement égale dans les unités. Certaines, pourtant, fonctionnent mal, les autres ont des commandants qui savent donner des ordres déplaisants lorsque la situation l'exige, sans pour autant compromettre le moral de leurs subordonnés. Schwarzkopf, pour sa part, ne confond jamais confort et sécurité. Au Viêt-nam, il dira: «Ecoutez, les gars, je ne suis pas ici pour me rendre populaire. Mon premier souci, c'est de vous garder en vie. Si le jour où vous repartirez pour les Etats-Unis, vous avez une dernière pensée pour moi et que cette pensée soit «Je déteste ce salopard», parfait. (...) Parce que l'alternative, pour vous, c'est ça ou repartir dans un cercueil plombé, et sans penser du tout ! »

Au Viêt-nam, le manque de franchise de nombreux commandants pose problème. Ils peuvent dire à un officier qu'ils sont très satisfaits de ses prestations, alors que celui-ci va constater que son dossier contient une appréciation très différente qui interdit toute possibilité d'avancement. Des enquêtes ordonnées par le Pentagone fustigent la perversion du système des promotions. On en est arrivé là à force de fermer les yeux sur des responsables aux comportements égoïstes, des incompétents capables de sacrifier leurs subordonnés et de mentir dans le but de servir leur propre carrière.

Comme commandant de brigade et de division, Schwarzkopf a de la peine à faire comprendre à ses commandants qu'ils portent aussi la responsabilité des familles de leurs soldats (des engagés), qu'ils ont envers elles des obligations sociales et qu'ils doivent penser à animer les périodes de temps libre de leurs hommes.

La nouvelle doctrine

Les conceptions du combat aérien et terrestre, impliquant une collaboration interarmes très poussée, que les Etats-Unis appliquent lors de la guerre du Golfe, mûrissent à partir des expériences cuisantes faites au Viêtnam. Ces méthodes permettent d'exploiter les possibilités d'armes de la nouvelle génération: chars *M-1*, hélicoptères *Apache*, véhicules de combat *Bradley*, missiles *Pershing*.

«L'ancienne doctrine – foncer dans le tas et écraser l'ennemi – avait vécu. La nouvelle se fondait sur le fait que nous avions en face de nous, avec les armées du Pacte de Varsovie, une force supérieure en nombre et en armement, mais dont la structure était rigide et les mouvements relativement prévisibles. Si nous voulions vaincre, il nous fallait donc faire usage de notre technologie pour pallier la supériorité numérique; synchroniser nos attaques et notre puissance de combat; et encourager les commandants qu'ils fassent preuve sur le terrain, à tous les niveaux, d'initiative, de souplesse et d'ingéniosité.»

Après avoir commandé une division, puis un corps d'armée, Norman Schwarzkopf devient chef d'état-major adjoint pour les opérations et les plans, «la tâche la plus éprouvante de toute l'armée américaine». Comme général à quatre étoiles, il devient en novembre 1988 commandant en chef du *Central Command*, dont la mission est de diriger des opérations en Asie du Sud-Ouest, dans une partie du Moyen-Orient et dans la Corne de l'Afrique [4].

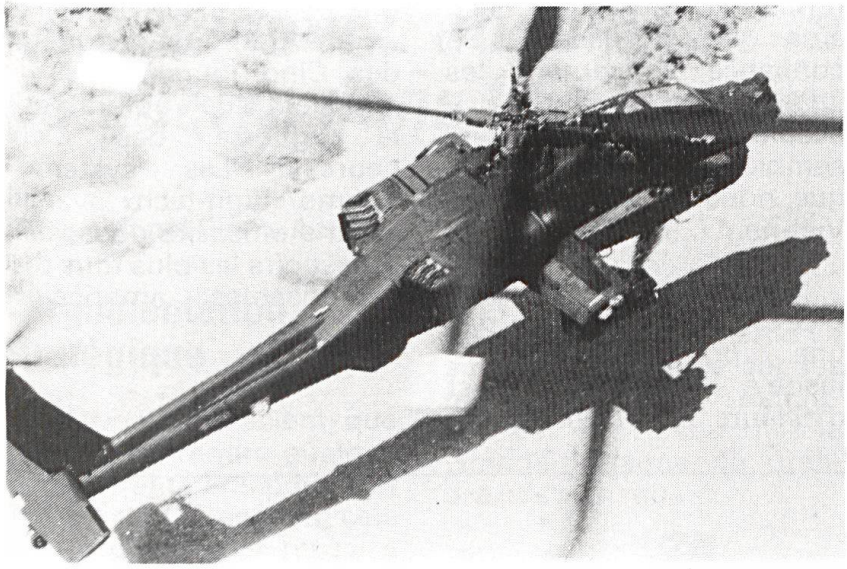
A cette époque, le gouvernement américain estime encore n'avoir aucune obligation, tant qu'il n'y a pas de traité officiel avec un Etat tiers. Il consacre toute son attention à honorer ses obligations contractuelles envers l'OTAN, la Corée du Sud et le Japon. Personne ne semble prévoir ce que l'avenir peut réserver au Proche-Orient.

Le général Schwarzkopf s'emploie malgré tout à réorganiser son commandement, insistant sur l'importance des «relations militaires avec les gouvernements» du secteur; il ne s'agit pas seulement de fignoler des planifications militaires, puisque les gouvernements arabes se montrent trop jaloux de leur souveraineté pour accepter une présence permanente de forces américaines sur leur territoire. «Lorsque j'ai demandé quels étaient nos objectifs en temps de paix, pays par pays, je me suis aperçu que nous n'en avions pas.» Le plus grand succès du *Central Command* par la suite: des exercices combinés, des manœuvres militaires avec les forces d'Arabie saoudienne et de l'Egypte...

En juillet 1989, alors que tous les dirigeants arabes disent que Saddam Hussein n'est pas dangereux, Schwarkopf développe un plan destiné, non pas à s'opposer aux forces soviétiques en territoire iranien, mais à une crise régionale au Proche-Orient et à la pire hypothèse, une attaque de l'Irak qui dispose de la quatrième armée du monde. Ce plan est testé à fin juillet 1990, lors d'un exercice d'état-major, juste avant l'invasion du Koweït...

Les hélicoptères et les missiles ont joué un rôle essentiel pendant la guerre du Golfe. Ici, un Cobra *en train de tirer un missile à laser* Marevick *(Photo Hughe Aircraft Company).*

[4] *La Syrie, le Liban, Israël, la Lybie, la Tunisie, l'Algérie et le Maroc appartiennent au* European Command.



Un Apache *vole en rase-mottes.*

«Bouclier» et «Tempête du désert»

L'afflux en Arabie saoudite de moyens aériens et terrestres, d'abord en provenance des Etats-Unis, puis des autres Etats de la coalition, est rendu possible grâce au roi Fahd qui accepte immédiatement de mettre à disposition ses bases aériennes, ses ports, d'assurer le logement des troupes coalisées. A la fin septembre, les troupes arrivées sur place ne sont pas censées attaquer les forces irakiennes, mais défendre les Etats menacés par Saddam Hussein. Pourtant, les dirigeants arabes souhaitent que l'Irak subisse une cuisante défaite; ils comprennent une réalité que Washington n'a pas encore saisie: «Stratégiquement parlant, toute solution autre qu'une victoire sur les Irakiens au Koweït serait en dernière analyse une défaite.»

Renforcement des moyens terrestres américains dans le Golfe

Début octobre, les coalisés peuvent mener une offensive aérienne; à ce moment, Schwarzkopf demande à une poignée d'officiers de son état-major de planifier une offensive terrestre. De ces travaux ressort l'insuffisance des moyens terrestres mis à la disposition du *Central Command*; il faudrait un corps d'armée en plus. Le 15, les bases de la planification interne admettent l'arrivée de ce corps. Washington, à la fin du mois, décide après bien des atermoiements et l'accord des alliés de passer à l'offensive.

Dans la foulée, le président Bush double l'importance de l'effort américain, attribuant au général Schwarzkopf 300 avions supplémentaires, deux divisions et une brigade blindée équipées de *M-1A1*, une division et une brigade de Marines. Entre-temps, le roi Fahd admet que, si Israël devait se défendre, les forces saoudiennes continueraient à se battre aux côtés des Américains. «C'était (...) un extraordinaire témoignage de courage et de sens politique. Il n'ignorait pas qu'une telle décision risquait de provoquer la colère du monde arabe tout entier (...).»

Planification au début août 1990

05.08.90 Déploiement d'une brigage de la 82e division aéroportée;
20.08.90 Triplement des forces terrestres par l'arrivée d'une brigade de Marines, d'un groupement de forces spéciales et des unités aéroportées;
05.09.90 Arrivée des premiers éléments «lourds»: une brigade d'assaut héliportée avec *Apaches*, une brigade d'infanterie mécanisée avec *M-1*;
05.11.90 Moyens suffisants pour repousser à coup sûr une offensive majeure des Irakiens
05.04.-05.06.91 Après huit à dix mois, une offensive terrestre contre l'Irak est possible.

Après l'offensive aérienne, bien connue, l'opération terrestre «Tempête du désert» débute le 24 février 1991 à 4 heures du matin, sans que, semble-t-il, Saddam Hussein l'ait prévue. Le commandant en chef,

dans son quartier-général, a l'impression d'«être devant une table de jeu, comme dans un rêve – j'ai parié toute ma fortune, jeté les dés, et je les regarde tomber au ralenti vers le tapis vert; aucune action de ma part ne pourra plus rien changer au résultat.» Le président vient de lui téléphoner. «Il ne m'a donné aucun ordre et n'a pas remis en cause les décisions que j'ai prises. (...) Sa confiance concernant les capacités des militaires à accomplir leur mission ressemble tellement peu à ce que nous avons connu au Viêt-nam (...).»

Le plan ne prévoit pas une poussée terrestre jusqu'à Bagdad. C'est d'ailleurs Schwarzkopf qui proposera un cesser-le-feu qui mettrait fin à la «guerre des Cinq jours», mais le président Bush optera pour la «guerre des Cent heures». Les systèmes d'arme «high-tech» avaient eu une efficacité dépassant les espoirs les plus fous des responsables américains.

H. W.

Le spécialiste du bivouac civil

BERNARD Nicod

SYNTHESE

NYON
51, chemin d'Eysins
022 / 362 62 32

LAUSANNE
26, avenue de la Gare
021 / 20 40 61
Galerie Benjamin-Constant
021/20 01 67

MONTHEY
3,rue de Venise
025/72 24 72

AUBONNE
2,route Neuve
021/808 66 22

MORGES
11, rue de la Gare
021 / 801 88 62

YVERDON
39, rue de la Plaine
024 / 22 22 00

VEVEY
37, rue de la Madeleine
021 / 923 50 50

MONTREUX
5, rue du Théâtre
021 / 963 21 31